

Le catafalque de Cioran

Nicolae Popescu

Volume 34, numéro 4 (202), août 1992

Invitations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Popescu, N. (1992). Le catafalque de Cioran. *Liberté*, 34(4), 48–54.

NICOLAE POPESCU

LE CATAFALQUE DE CIORAN

On aurait dit qu'il rendait la mort plus douce. Qu'il apaisait, diluait la douleur, en la renvoyant ailleurs que là où elle s'érigait, oblitérant tout l'espace et éreintant toute pensée. Qu'il arrivait à détourner de son objet l'amertume d'une souffrance qui refusait de se rendre à elle-même. On aurait dit qu'il officiait un sacerdoce oublié. Qu'il venait humblement, sans illusions et charitable, en aide, au secours de l'instant du silence imperturbé, de cet instant qui nie toute prise de parole, toute velléité explicative, et le moindre son qui ne soit l'écho des larmes versées. Il ne pouvait que seconder la crainte et le tremblement d'une caresse sur les cheveux épars d'un père mourant, alors que ce geste portait déjà le poids d'un regret immense, honteux de son absence passée et désespérant de son impossible avenir. On vient toujours trop tard, et les seuls paradis sont, bien sûr, ceux qu'on a perdus. J'ai perdu mon père à tout jamais, et depuis longtemps déjà Cioran m'en était devenu un autre.

En 1948 à Paris, rue Jean-de-Beauvais, mon père et Cioran se sont rencontrés. À l'époque, Cioran était à soigner la publication de son *Précis* qui devait paraître l'année suivante. Mon père, lui, régularisait la venue et l'installation dans la capitale des réfugiés politiques roumains, en sa qualité de responsable du Service social de l'Église roumaine. Il leur assurait vêtements, logis et nourriture. La vie était pour le moins dure en ces années d'après-guerre. Afin de

subvenir à ses propres besoins, mon père travaillait de nuit comme renfort dans le sous-sol des Halles, ne voulant toucher à aucune forme d'aide ou de subside, et de jour, il s'affairait à rencontrer, à légitimer et à secourir ses nombreux compatriotes. Il était déjà loin le temps où maître et boyard sur ses propres terres, depuis lors réquisitionnées et prolétarisées, il n'avait ni crainte ni souci du lendemain. En ces temps nouveaux et indigents, en cet exil qui n'aura pas trouvé son terme, les contacts avec Cioran avaient lieu à l'église. C'est là et dans les restaurants universitaires que, par nécessité, Cioran avait l'habitude de prendre ses repas. À l'église, il partageait souvent sa table avec le philosophe Paul Deleanu et le poète Horia Stamatu. Cioran traînait déjà avec lui la réputation percutante de ses cinq premiers livres écrits et publiés en roumain. Pourtant, les discussions à table n'étaient jamais empesées. En bons Roumains quelque peu désabusés, un tantinet ironiques, grands humoristes devant le malheur, et dotés d'un inépuisable baratin, ils se prenaient l'un l'autre, peu importe *qui* ils étaient, littéralement, *par-dessus pied*. La locution vient du roumain, d'une tournure de macadam, et signifie rabaisser son prochain par la parole, l'escompter pour moins qu'il n'est, le réduire à sa plus simple et cocasse expression. L'esprit goguenard aidant, l'étendue folklorique de cet exercice de bon aloi ne connaissait ni borne, et pourtant, ni méchanceté. Le compagnonnage dans le besoin et l'adversité demeura et reste un trait de caractère. Un défaut, plutôt, suggéreraient assurément certaines mauvaises langues... Toujours est-il que l'histoire roumaine, faut-il le rappeler, ne sut jamais en abuser. Par le repli sur soi, par le refuge au sein de l'invariable et intemporelle communauté d'origine, mais aussi par son incessant et malléable esprit d'adaptation face à l'esprit de l'altérité, le Roumain survit et se plaît à raconter ses déboires. Il est question d'un pays qui en l'espace de quelques ans a produit un Caragiale, un Urmuz, un Ionesco et un Tzara, et accouché d'un humour tragique et grinçant, millé-

naire dans sa gestation, s'il en fût un. On ne saurait en toute honnêteté dissocier Cioran du cœur de cette famille pour qui l'ironie et la nostalgie constituent la réponse trop imparfaite, bien que la seule qui fût envisageable, à la toute-puissante terreur de l'histoire et de la mort.

En 1979, j'entendis pour la première fois parler de Cioran, de la bouche de mon père qui me relata ce que je viens de narrer. De plus, un article critique que je venais de parcourir dans *Limite*, revue littéraire occasionnelle de l'exil roumain permanent (défunte à l'heure actuelle), saluait la récente publication d'*Écartèlement*. Le lendemain, je me procurai le livre, et en l'espace de quelques heures, le lus de bout en bout. C'est de ce moment que date ma propre rencontre avec Cioran. Encore adolescent, je ne pouvais rester insensible devant autant de virtuosité, de concision, de poésie et d'élégante clairvoyance. S'il était vrai que la marque d'un esprit supérieur se démontrait par la capacité de présenter et de maintenir de façon concomitante deux idées opposées et même adverses, tout en laissant croire à leur pertinence respective et néanmoins simultanée, il fallait alors se rendre à l'évidence que le livre que j'avais si voracement parcouru était le fruit d'une contradiction vivante et insurpassée. Elle s'affirmait d'autant plus clairement qu'elle ne tentait aucunement d'atténuer ou de colmater sa nature antithétique, s'amusant plutôt à l'exacerber et à faire son deuil d'une logique par trop restrictive. J'avoue faire partie d'une génération qui a senti peut-être avec plus d'acuité, de calme et d'agrément que toute autre que *l'heure de fermeture a sonné dans les jardins de l'Occident*. Sans surprise ni scandale, je ne prenais alors tout comme maintenant la chose pour une boutade, mais bien comme le constat le plus quotidien dont la triste actualité me fournissait sans trop de mal l'indéniable preuve, dans sa répétitive et creuse banalité. Je trouvai au fil du livre la confirmation de mes doutes et l'apaisement de mes colères. Autre que moi avait vu, dit et jugé, avec combien plus d'à-propos et

de doigté, les aléas de notre vie commune en ce vieil hémisphère radoteux et fatigué. Je remerciai mon père de m'avoir confié le nom de Cioran, je le chéris et le pratiquai depuis. Il est difficile d'exprimer, d'expliquer et de traduire cela qui est aimé. À en croire certains, c'est la haine plutôt qui est bonne conseillère en écriture. Et je confesse, en orphelin et fils ingrat, avoir haï. Pour aimer, il faut regarder les choses de loin, mais pour les comprendre, il est nécessaire de les scruter au plus près. J'ai été trop près de ce que j'aimais, j'y ai touché, et peu à peu, j'en ai oublié l'amour. Au soir de la vie pourtant, proclame sainte Thérèse, c'est sur l'amour que nous serons jugés. Il m'est impossible de creuser plus profondément pour enterrer un père qui demeure présent dans tous mes gestes, dans chacune de mes pensées, et dans chaque nouvelle ride qui creuse mon visage et me rapproche du sien.

*

Aurais-je maintenant la force de parler de quatre jeunes gens qui avaient chacun à sa façon un art et un motif particuliers pour lire Cioran? Ce dernier a toujours affirmé que son écriture avait signifié, tout au long de ces six dernières décennies, la condition imprescriptible de son équilibre intellectuel, sa thérapie à rebours, voire son *suicide différé*, et assurément son apaisement nocturne et salutaire par voie scripturaire. Comme si les débordements contenus de son texte se trouvaient couchés sur commande et par haute nécessité, et condamnés à la froide blancheur du discours et de la page, immobilisés à tout jamais par la netteté géométrique des vénérables caractères d'imprimerie de la rue Sébastien-Bottin. Comme si cette fièvre balkanique, soignée avec une rigueur rhétorique toute française, de par ce travail conscient sur l'expulsion méthodique des démons orientaux, avait pour résultat, une fois la copie prête et corrigée, un Cioran souriant et même un peu mieux portant.

Si l'écriture eut pendant soixante ans cet effet sur Cioran, il est loisible de considérer, selon la loi de la circulation des biens, que la lecture de ses textes pût offrir une récompense similaire et congrue.

Comment dès lors oublier avant tout cette jeune fille, initiée à la lecture d'un Socrate d'une facture autrement subversive, qui combattait l'omniprésence d'une mère dévorante à coup de pages choisies? Il fallait voir l'application dans la lecture, ces passages soulignés, ces livres travaillés, écornés, pétris entre ses doigts, et arrosés de ses pleurs tour à tour attendris et rageurs. Dans la marge des livres, des étoiles venaient auréoler les aphorismes et les fragments qui lui semblaient être tout particulièrement adressés... Elle construisait ainsi une véritable anthologie de l'abnégation qui confirmait et soulageait l'épreuve d'alors, et prédisait déjà celle à venir. Sa fréquentation de Cioran était quotidienne, empreinte de patience et d'une exigeante fidélité.

Comment oublier aussi ce jeune homme, catholique écorché, mal à l'aise en son église et devant l'éternité? La lecture de Cioran lui était un supplice, un tourment, et le scandalisait tout à la fois. Il développait des allergies à la seule mention du nom. Curieusement pourtant, il ne pouvait s'en détacher. La moindre phrase lui semblait provocation, allusion et moquerie. Cioran étant devenu un ennemi à abattre. Mais plutôt que de refermer et de remiser ses livres, la vérité est qu'il leur répondait en tout et dans le moindre détail. Il inscrivait ses répliques dans les marges et sur toutes les pages de garde. Il insérait des feuillets de son propre cru entre les chapitres des livres. Il entretenait à l'encontre de Cioran une verve, une invective infinie qui allait bien au-delà de l'intention première des écrits de ce dernier. Et en cela, il se montrait paradoxalement un plus fidèle lecteur que s'il avait mollement et savamment partagé la plupart des impertinences cioraniennes.

Je pourrais aussi parler de cet autre jeune homme qui

gardait les livres de Cioran à portée de main, à son chevet, alors qu'il apprenait avoir été trompé depuis le tout début par la femme qu'il tenait en sainteté, à qui il tenait en fait plus qu'à lui-même. C'était un garçon très doux et très crédule, et Cioran le consolait et lui donnait courage. Toutes choses étant passagères, cette infidélité lui semblait l'être tout autant. Et il retrouvait chaque nuit une humeur égale et gauchement stoïque pour affronter les brûlures de l'insomnie. Au fil des phrases et de sa lecture, les mots de Cioran lui étaient le seul réconfort, dans l'attente de l'aube.

Comment oublier finalement cette jeune personne qui, apprenant un matin de jeudi saint le suicide de Cioran — canular propagé par un pigiste en mal de sensations — et croyant l'information véridique, songea dans un accès désespéré et insensé à s'enlever la vie? Car si celui-là même qui avait résisté par l'arme du rire et la répudiation de toute illusion avait décidé d'abandonner la partie et de céder à la plus grande des illusions, il ne restait guère plus alors qu'à tirer la plus conséquente et définitive révérence. La jeune personne ne le fit pas. Et sa décision fut sage. Bientôt la nouvelle fut démentie, et la lecture reprit patiemment son cours, car le fond de sa peine avait été touché, et les larmes s'asséchaient, alors que Cioran guidait à nouveau son cœur vers le calme rivage de la fatigue et du renoncement. On ne saurait rendre plus grand hommage à celui qui ramène la mort à la vie.

*

Les derniers jours de mon père furent terrifiants. La douleur lui était devenue un geignement silencieux et sans fin. Pourtant il ne voulut à aucun moment quitter sa demeure. Comme son père et son grand-père, et le père de celui-ci, il tenait à mourir chez lui, dans son coin de Roumanie, entouré des siens. À chaque jour de cette agonie, je me demandais, lisant Cioran, ce qu'il en penserait, ce qu'il

en aurait eu à dire. Mais sans attendre de réponse, je retournais au chevet de mon père. Au bout de sa peine et de nos veilles, au milieu de la plus noire des nuits, mon père s'est finalement éteint. Cioran ne put certes rendre la mort plus douce. Comme chacun d'entre nous, il demeura silencieux devant elle. Tout comme nous, il ne saurait se prononcer devant l'irrévocable. Un chemin est tracé et il mène au catafalque et à la terre. Ce sont les journées qui égrènent ce parcours sans pitié et sans retour que Cioran, ayant fait don de son écriture, a rendues plus supportables, et les fils plus dignes de l'œuvre de leur père.